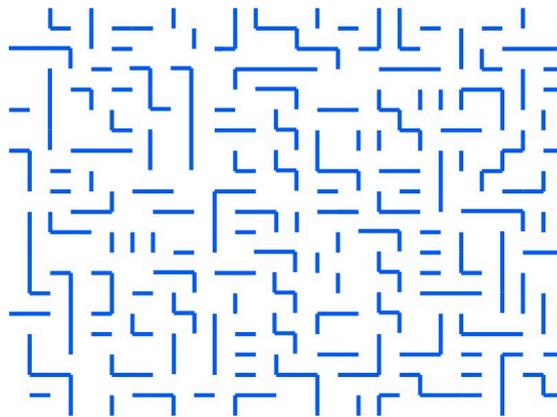


Ce qui compte est l'interprétation

Nicolas BOULEAU

La catégorie du hasard, tel que nous l'entendons aujourd'hui, est apparue bien après la naissance de la philosophie. Pour les Grecs, il y avait d'un côté ce qui est nécessaire et de l'autre tout le reste qui était l'intention de quelque dieu. Avoir de la chance (*tyche*) révélait qu'on était aimé des dieux. Qu'il peut y avoir des événements ni nécessaires ni voulus est une idée abstraite, difficile, à laquelle Cicéron a contribué, et qui s'est renforcée progressivement avec le développement de la science moderne. Encore aujourd'hui, dire que tel phénomène est "au hasard" n'est pas anodin ni évident et, sauf cas d'école, fait l'objet de débat. Par exemple après la parution du livre *La hasard et la nécessité* de Jacques Monod, où il présentait les mutations génétiques comme dues au hasard, plusieurs biologistes se sont opposés à sa façon de s'exprimer, lui reprochant de confondre son ignorance et une "roulette".

Le schéma suivant est un exemple plus simple dont nous reparlerons dans un instant.



Nous n'acceptons pas l'idée que ce qui a du sens puisse être au hasard. Soit ce qu'on voit est dû au hasard soit cela a une signification, c'est l'un ou l'autre. Le schéma ci-dessus peut être au hasard parce qu'il n'a aucune signification.

Les artistes se sont rendu compte de ce phénomène d'incompatibilité : le hasard et le sens sont des catégories qui s'excluent mutuellement. Par exemple, lorsqu'au début du 20ème siècle les architectes modernistes (F.-L. Wright, Le Corbusier, J.J.P. Oud, Rietveld, Dudoc, Mallet-Stevens, etc.) voulurent s'échapper des styles historiques et des symétries du classicisme, ils utilisèrent le hasard dans leurs compositions ce qui fut un trait révolutionnaire de l'Art Nouveau et du mouvement hollandais De Stijl. Lorsque le compositeur Iannis Xenakis voulut abandonner la musique tonale et les accoutumances créées par l'harmonie classique, il utilisa des tirages au hasard gouvernés par des chaînes de Markov. Effacer le sens peut faire apparaître des sensations nouvelles. Wassily Kandinsky raconte qu'il s'est orienté vers l'art abstrait parce qu'un soir il eut une

révélation : au crépuscule il vit dans son atelier par terre le long du mur une toile qui lui fit une grande impression. Il se rendit compte quelques instants plus tard que c'était une de ses propres toiles, mise à l'envers, qu'il n'avait pas reconnue. Dès lors la peinture abstraite fut pour lui la recherche de ce type précieux d'émotion.

A contrario, lorsque nous ne comprenons pas, nous sommes portés à penser que c'est le résultat du hasard. Devant une toile abstraite qui ne nous procure aucun effet nous avons tendance à dire "c'est n'importe quoi !".

Cette question du sens est au cœur de la connaissance scientifique. J.-S. Mill et A. Cournot ont insisté sur l'importance de notre faculté à repérer des régularités, c'est-à-dire à deviner une loi physique et à la proposer comme candidate pour des expériences ultérieures, c'est le principe d'induction. Par exemple si un dispositif fournit quelques points situés sur un cercle, on considérera que cela n'est pas dû au hasard, mais à une loi effective, et ceci même si les points sont à peu près sur le cercle. Cournot fait alors remarquer que les points pourraient aussi bien se trouver sur une parabole, sur une ellipse, sur une spirale, etc. et que notre propension à croire qu'il y a une loi, est liée à la simplicité de la loi. Plus la loi candidate est simple plus notre conviction qu'elle opère est forte.

Mais comme il n'y a pas de classement évident ni naturel de la simplicité des lois (une spirale pouvant être à certains égards plus apte à représenter la nature que les courbes algébriques, etc.) Cournot en déduit que notre croyance en une loi, n'est pas susceptible d'être quantifiée et donc ne relève pas du calcul des probabilités : *c'est le champ interprétatif*.

Revenons un instant au schéma ci-dessus. Actuellement vous le voyez comme dû au hasard parce que vous n'y percevez aucun sens. Mais si vous vous reportez à la page *** de cette revue, une signification vous sera suggérée de sorte que revenant ici, ce même diagramme ne vous apparaîtra plus comme étant au hasard. Avant de vous reporter à la page *** veuillez noter encore qu'après avoir découvert cette nouvelle interprétation, vous ne serez plus capable de retrouver l'ingénuité dans laquelle vous êtes actuellement. L'interprétation subsistera et vous apparaîtra comme *la réalité*.

Il y a irréversibilité de l'interprétation. Ceci est général, quand vous avez reconnu quelque chose dans le monde, une forme, une structure, une signification, vous ne pouvez plus revenir en arrière. Vous pouvez accéder à d'autres interprétations nouvelles, bien sûr, mais vous ne pouvez pas revenir dans l'état d'esprit qui était le vôtre avant de vous rendre compte qu'il y avait du sens.

Cette irréversibilité fait qu'il y a une apparence de progrès dans le champ interprétatif. C'est très net en politique. Les doctrines qui fondent les partis dans les systèmes parlementaires pluralistes deviennent des convictions chez les adhérents à cause de cette irréversibilité. Par exemple, ceux qui ont lu Marx et adhèrent à sa thèse que la conscience des hommes est conditionnée par leur

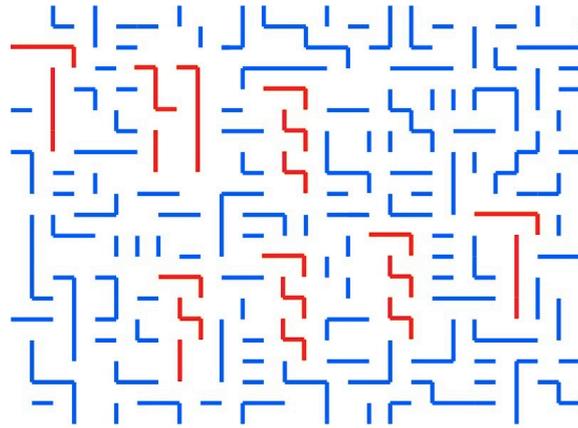
classe sociale, deviennent capable de *deviner* cette influence derrière les propos des hommes politiques, des journalistes et des hommes d'affaire. Et ils ne peuvent plus se défaire de cette lecture de la vie sociale. De même d'autres voient partout la main invisible d'Adam Smith en train de réguler l'économie et ne peuvent pas oublier cette explication des comportements.

Tout cela est capital si l'on veut voir clair en matière de risques. L'idée de certains que les risques peuvent être objectivés revient à effacer leur dimension interprétative qui est l'essentiel. D'un point de vue épistémique c'est la *signification* de l'événement qui fait le risque. La représentation probabiliste des risques comme *un couple* de grandeurs mathématiques : 1° une loi de probabilité qui gouverne les états qui peuvent se présenter, 2° une variable aléatoire, c'est-à-dire une fonction qui à chaque état fait correspondre un coût de dommage, est trop simpliste pour penser les risques. On n'est quasiment jamais dans une situation où ce modèle est bien renseigné. On ne connaît pas les probabilités des événements rares sur lesquels les données sont insuffisantes, on ne sait pas quelles corrélations prendre pour évaluer les dommages et on ne dispose pas d'une description complète de ce qui peut se passer. Surtout cela évacue les raisons qui nous font nous intéresser aux événements en faisant comme si leur traduction en coût pouvait se faire automatiquement et objectivement. L'analyse des risques est nécessairement *compréhension* d'interprétations. C'est beaucoup plus difficile. C'est sensible à l'information dont disposent les groupes sociaux concernés et à leur imagination, ce qui ne veut pas dire du tout rêverie ou délire, mais lecture dans le champ des possibles. Les inquiétudes font parties du réel social. Par exemple l'accident de Fukushima a modifié l'avis de beaucoup de personnes sur l'énergie nucléaire. Il y a 1) l'interprétation que les ingénieurs de Tepco ont été négligents mais que les centrales des pays avancés tels que la France ou le Royaume Uni sont bien gérées et sans risque, 2) l'interprétation qu'il reste des risques mais que les progrès techniques vont les réduire complètement, 3) celle que la sécurité ne pourra être réelle que dans les pays riches bien organisés et sera impossible dans les pays où existe des attentas et de la corruption qu'il faut donc arrêter en montrant l'exemple (Allemagne).

Penser les risques, c'est tenir compte de la façon dont les gens les interprètent.

=====

[sur une autre page]



La lecture de THE FEET modifie notre rapport à l'hypothèse du hasard.